

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 1 (1894)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Wagner et Nordau  
**Autor:** G.-V., Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1068541>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# GAZETTE MUSICALE

DE LA

## SUISSE ROMANDE

Directeur:

ADOLPHE HENN

Rédacteur en chef:

GEORGES HUMBERT

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois  
excepté les  
15 Mai, Juin, Juillet et Août.

Genève, le 1<sup>er</sup> Juin 1894  
N° 44

ABONNEMENTS A L'ANNÉE:  
Suisse, 4 francs. — Étranger, 5 francs.  
Le numéro, 25 Centimes.

Tout ouvrage musical envoyé à la Rédaction aura droit, selon son importance, à un compte rendu ou à une mention dans le Bulletin bibliographique.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration (Manuscrits, Programmes, Billets, etc.), Case 4950, Genève.

Les abonnements sont reçus aux adresses suivantes: GENEVE, Administration, 6, rue Grenus; Agence des journaux, Boulevard du Théâtre; M. HÄRING, rue du Marché, 20; MMes CHOUET et GADEN, Corraterie; M. ROTSCHE, Corraterie, et les principales librairies. LAUSANNE, MM. FÄTISCH frères, rue de Bourg, 35; M. SPIESS, place Saint-François, 2; M. SCHREIBER, rue du Grand-Pont, 2; M. TARIN, rue de Bourg. MONTREUX, M. HÄRING, avenue du Kursaal; M. Emile SCHLESINGER. VEVEY, MM. FÄTISCH frères, rue d'Italie; M. Emile SCHLESINGER. NEUCHATEL, Mles GODET, rue Saint-Honoré. — Les annonces sont reçues chez MM. ORELL FÜSSLI & C°, Chantepoulet, 25, à Genève et dans leurs succursales.

### SOMMAIRE :

Wagner et Nordau, par Willy (Henri G.-V.). — *Hulda*, de César Franck, par Etienne Desranges. — SUISSE: *Chroniques de Genève, Neuchâtel*. — ÉTRANGER: *Lettre de Londres*. — Nouvelles diverses. — Programmes. — Bibliographie. — Nécrologie.

### WAGNER ET NORDAU

—O—

Les représentations de Bayreuth, les « Bayreuther Blätter » la « Revue wagnérienne » de Paris permettront à l'avenir stupéfait de mesurer l'étenue et la profondeur de la dégénérescence et de l'hystérie actuelles.

(*Entartung*.)

Depuis plusieurs mois on parle beaucoup du polygraphe allemand Max Nordau, de son bouquin tapageur *Entartung* (Dégénérescence), œuvre à prétentions aliénistes, œuvre d'aliéné, où l'auteur s'épuise à prouver scientifiquement, en 900 pages, que Zola est un dégénéré, Ibsen un idiot, Maeterlinck un imbécile qui exagère encore l'absurdité des conceptions délirantes de Walt Whitman, Tolstoï un fou, les symbolistes français des gâteux, et leurs lecteurs des hystérisques — le tout lardé de citations prises dans les traités de Lombroso, Morel, Sollier, Gilles de la Tourette, Legrain, Charcot, etc., à la jurisdiction desquels ressortissent, si l'on en croit M. N., tous les écrivains et artistes du XIX<sup>me</sup> siècle,

élé, à l'exception de Goethe et de Georges Ohnet.

La place me manque, et le courage, pour analyser en détail ce prolix fatras; aussi bien, je ne dois m'occuper, ici, que de critique musicale. On pense bien que Wagner n'a pas échappé au massacre; tout un chapitre est consacré à son extermination. Comme Nietzsche, M. Nordau fut wagnérophile, comme Nietzsche, M. Nordau devint wagnérophage; il fallut interner Nietzsche dans un asile d'aliénés; de quel œil M. Nordau ose-t-il envisager l'avenir?

C'est surtout *Parsifal* qu'il accable d'arguments de poids, déplorant l'état mental d'un public assez ramolli pour prendre quelque plaisir à ces divagations insensées (*sinnlosen Umherschweifen*). Citons:

« Kundry, la maudite, ne peut être sauvée que par un homme ayant résisté à ses charmes. Or, un homme lui a résisté, l'enchanteur Klingsor. Cependant, cette résistance victorieuse ne l'a point délivrée. Pourquoi Wagner ne nous donne pas un mot d'explication. »

Quiconque a lu *Parsifal* sait que Klingsor n'avait aucune peine, aucun mérite à repousser les insidieuses avances de Kundry. Gurnemanz (1<sup>er</sup> acte), révèle aux jeunes écuyers qu'« impuissant à tuer moralement en soi la concupiscence, Klingsor l'a tuée physiquement. » Un wagnérien français, M. Alfred Ernst, qui connaît son sujet un peu mieux que M. Nordau, a mon-

tré excellentement que ce renoncement factice est l'antithèse du véritable, de celui qui sanctifiera Parsifal : « Klingsor a voulu tromper ses frères, se tromper lui-même, tromper Dieu. Il a tenté de substituer l'apparence à la réalité, la lettre à l'esprit, de parodier la vertu... Sa chasteté n'est que mensonge... Il est celui qui confond les sentiers, qui essaie d'aller au Saint des Saints par le crime... »

Insuffisant appréciateur du personnage de Klingsor, M. Nordau bafouille avec non moins d'énergie au sujet de Parsifal qui, prétend-il :

1<sup>o</sup> Ne se doute nullement qu'il est destiné à sauver Kundry et Amfortas.

2<sup>o</sup> Ne supporte dans son œuvre de salut aucune souffrance particulière.

Deux articulations, deux erreurs.

Le fils d'Herzeleide dit à Kundry, en propres termes : « Vers toi, pour ton salut, je suis envoyé... Le salut, pécheresse, je te l'apporte... L'amour et le pardon seront ta récompense si tu me montres la route pour trouver Amfortas. » Voilà pour la conscience de sa mission. Et voici des textes formels que M. Nordau aurait dû lire à dessein de s'épargner le ridicule d'affirmer : *Parsifal duldet bei der Heilsthat kein besonderes Leid*. Wagner a pris soin d'indiquer qu'aux cris d'angoisse d'Amfortas courbé devant le Graal, le Pur-Simple fait un geste de douleur violente \*. Plus tard, en son pèlerinage mystique, il traverse autant d'épreuves et de tortures volontaires que Tannhäuser : « Je vins à travers les sentiers de l'égarement et de la souffrance ; » comme le repentant amant de Vénus, il se sent « pourchassé par une malédiction effroyable. » Et plus cruelle encore que les blessures librement consenties (« je me laisserai blesser par toutes les armes ») la douleur le transperce, qu'éveille en lui, soudainement, la Connaissance (*Kunde-Kundry*). « Il se dresse subitement avec un mouvement de violente épouvante, maîtrisant une souffrance atroce. » Quelle lamentation désespérée ! « La blessure ! La blessure brûle en mon cœur... La blessure saigne en moi, là, là !... » N'en déplaise au cassant mais superficiel tombeur de Wagner, pour un *besonderes Leid*, c'est un *besonderes Leid*.

\* Déjà en apprenant la mort de sa mère, son chagrin avait été si poignant qu'il était tombé sans connaissance.

Autre gaffe d'*Entartung* : « Pour Amfortas, la rédemption n'est pas le résultat d'une lutte intérieure ». Ça, c'est trop fort ! En plus de vingt passages le roi pécheur gémit son repentir éperdu : « Par la pénitence expiatoire, du plus profond de l'âme, je dois revenir à Lui, etc., etc. » Si M. Nordau le désire, je lui enverrai le texte.

M. Nordau considère le mysticisme (et la musique aussi, d'ailleurs), comme un stigmate de dégénérescence, puisqu'il contribue à développer les facultés émotives, et que « toute la partie du système nerveux douée de la faculté d'émotivité étant, ataviquement, antérieure à la matière grise dont la fonction est de juger, la supériorité de celle-ci sur celle-là, obtenue peu à peu, caractérise précisément le succès de la race. » Dès lors, on devine la détresse de ce simplificateur, et comme, en d'opaques ténèbres, il patauge, quand il lui faut discuter les théories mystiques. Citons :

« Parmi les autres absurdités de *Parsifal*, j'en veux encore signaler une ; le vieux Titurel a payé son tribut à la mort, mais il continue à vivre dans le cercueil par la grâce du Sauveur. La vue du Graal renouvelle en lui, pour peu de temps, sa vie qui s'éteint et il paraît attacher beaucoup de prix à cette survivance précaire... Il en résulte indubitablement (!) que tous les personnages considèrent la mort comme un affreux malheur... Pourtant comment peut-elle effrayer un homme persuadé que, par elle, il obtiendra les délices du Paradis, etc., etc. » La conclusion, c'est que ce malheureux Wagner — pas plus que Dante, Gabriel Rossetti et Tolstoï — ne comprend pas même les propres théories de son mysticisme maladif.

Que M. Nordau tâche de suivre : si nous admettons que Titurel désire ne pas mourir encore, c'est parce qu'ayant été témoin de la déchéance de Montsalvat, il souhaiterait contempler la restauration de la splendeur passée, l'accomplissement de la céleste promesse — *die Verheissung* — entendue par Amfortas : « Durch Mitleid wissend, der reine Thor, etc. » Mais, si l'on s'en rapporte au texte sans commentaires, Titurel dit seulement : « Vais-je mourir sans être assisté par le Sauveur : (vom Retter ungeleitet) ». Il demande à ne pas être

privé de la grâce, de la célébration du sacrifice, à ne pas expirer dans la tristesse spirituelle. Dieu peut le rappeler d'un moment à l'autre, et il y est prêt, mais tant qu'il demeure en ce monde, le Graal est sa seule raison de vivre, comme aussi sa paix et sa force pour mourir.

Quant à l'affirmation que tous les personnages de *Parsifal* redoutent la mort, elle est d'une audacieuse bouffonnerie. Ne parlons pas de Kundry, puisque M. Nordau reconnaît qu'elle, du moins, aspire au trépas libérateur. Mais Amfortas ! avec quelle ardeur il l'implore : « La mort ! Mourir, seule grâce !... Debout, chevaliers, détruisez le pécheur et son tourment ! » Pas plus que les autres, Gurnemanz ne la redoute : « Caché dans ce coin de forêt, solitaire, j'attends la mort avec tranquillité. »

Et maintenant, M. Nordau peut bien traiter de « galimatias » l'*Œuvre d'art de l'avenir*, et d'« idiots » ceux qui la veulent comprendre ; il peut prodiguer au « graphomane » Wagner les appellations d'hystérique, d'anarchiste, d'érotomane, de « sadique dont les personnages — en des scènes de lupanar — ressemblent à des chattes affolées de valériane ; » railler ce poète infécond à qui la puissance créatrice fut refusée (!) ; déplorer que, vu son incapacité à trouver des mélodies, ce compositeur ne se soit pas plutôt adonné à la peinture (*sic*) ...

*So dumm wie den sah bisher ich Kundry nur.*

WILLY (Henri G.-V.)

---

## HULDA

DE CÉSAR FRANCK.

—o—

Le grand événement musical de cette année, le seul d'une importance réellement artistique, a été l'apparition de *Hulda*, la partition posthume de César Franck.

Depuis trois ans passés, est endormi dans la tombe, celui que familièrement, mais respectueusement nous appelions le Père Franck. Depuis ce jour la gloire du Maître à jamais regretté n'a fait que croître. Combien qui, pendant leur vie, auront goûté les triomphes de la gloire, grâce à leurs palinodies et à leur saltimbanquisme, verront au contraire leur renom décliner quand ils ne seront

plus là pour battre la grosse caisse ou la faire battre par leurs éditeurs.

Franck était de la race de ces vieux *kapellmeister* allemands dont le type commence à se perdre aujourd'hui. Ce n'est pas seulement par sa musique, c'est aussi par son existence que César Franck ressemble à l'illustre Jean Sébastien. Tout aux devoirs de la famille et du professorat, il fuyait la réclame, estimant avec raison qu'au lieu de faire raconter dans les journaux ses moindres faits et gestes, il valait mieux former des élèves, appelés, comme Vincent d'Indy, pour citer le plus célèbre, à devenir des maîtres. Si, pendant sa vie, Franck n'a pas joui auprès du gros public d'une juste célébrité, certains de ses confrères comprenaient bien, eux, quel puissant génie existait à côté d'eux. Ne s'abusant pas, au fond, sur leur valeur personnelle, ils jalouisaient bassement un rival qu'ils prévoyaient devoir grandir un jour, alors qu'ils déclinaient. Parmi ceux-là, Gounod se faisait tout particulièrement remarquer. Quand, au Conservatoire, on joua, il y a quelques années, l'admirable symphonie de Franck, l'auteur de *Roméo* déclara pontificalement dans les couloirs, en ce style sybillin qui lui était particulier, que ce chef-d'œuvre était « l'affirmation de l'impuissance poussée jusqu'au dogme ». ? ? ? ? Or, si Gounod a fait *Faust*, il a fabriqué aussi deux symphonies, mauvais et pâles décalques de celles de Mozart. Cela aurait dû le rendre indulgent pour l'œuvre d'un frère, qui ne lui a jamais disputé l'honneur de faire chanter des valses aux héroïnes de Shakespeare, de Gœthe et de Mistral.

Un jour, il y a plusieurs années de cela — c'était bien avant la mort du Maître — je sortais du Conservatoire avec un compositeur, que j'aurai la charité de ne pas nommer, professeur à cet établissement. Dans la conversation, je prononçai avec admiration le nom de Franck. J'eus alors à subir un véritable accès de colère de mon compagnon qui, furieux, finit par me déclarer que : « mon Franck était un âne. » Aux humbles obsèques de ce grand artiste, qui fut la gloire la plus pure de l'Ecole française, le Conservatoire, dont il était le doyen, comme professeur, ne se fit même pas représenter. Le fade auteur de *Mignon*, le caricaturiste d'*Hamlet*, M. Thomas (Charles-Louis-Ambroise), fit moins pour César Franck qu'il n'aurait fait pour le concierge de la maison qu'il est censé diriger !

L'âme généreuse et chrétienne de Franck n'a certes pas été touchée de ces petitesse, mais elles n'ont pas laissé indifférents les amis du maître, indignés du sans-gêne avec lequel de pseudo gloires musicales traitaient la dépouille mortelle du seul composi-